

# LE FER, L'OUTIL ET LA MONNAIE

Hypothèses à partir du *jède*, ancien couteau à débrousser baule (Côte d'Ivoire)

Jean-Pierre CHAUVÉAU

Sociologue ORSTOM

## RÉSUMÉ

*L'ambiguïté du terme jède, désignant dans certaines régions du pays baule (Côte d'Ivoire centrale) concurremment une monnaie de fer et un couteau à débrousser dont l'usage est abandonné depuis au moins un siècle, suggère un certain nombre d'hypothèses concernant les évolutions historiques conjointes de la forge, de la production, des échanges et des outils agraires. Les informations disponibles illustrent l'importance des changements et des innovations économiques relatifs à ces différents domaines dans cette région de l'Hinterland ivoirien, et la nécessité d'approfondir leur connaissance pour mieux réévaluer l'histoire sociale de cette zone forestière et son histoire agraire en particulier.*

**MOTS-CLÉS :** Côte d'Ivoire centrale — Zone forestière guinéenne — Baule — Agriculture vivrière et d'exportation — Fer — Forgeron (statut, occupations) — Monnaie — Échanges précoloniaux — Commerce européen — Histoire économique.

## ABSTRACT

THE IRON, IMPLEMENT AND MONEY.

HYPOTHESES BASED ON THE *jède*, AN OLD BAULE AGRICULTURAL IMPLEMENT (IVORY COAST)

*The ambiguous term jède referring in some parts of the Baule zone (Central Ivory Coast) to an iron money and to a agricultural implement which has no longer been used since at least a century leads to a number of hypotheses concerning the simultaneous historical evolutions of the forge, production, exchanges and agrarian implements. The available information shows the significance of the changes and of the economic innovations concerning these different fields in the Hinterland zone of the Ivory Coast and the necessity of reaching a more comprehensive knowledge in order to make a better evaluation of the social history of this forest zone and particularly of its agrarian history.*

**KEY WORDS :** Central Ivory Coast — Guinean forest zone — Baule — Food and export agriculture — Iron — Blacksmith (status, occupations) — Money — Precolonial exchanges — European trade — Economic history.

### 1. Le couteau à débrousser *jède* : un terme ambigu pour un objet obsolète

Les principaux instruments de travail du paysan baule sont bien connus : la houe (*tokpo*) et la machette (*bese kyūgyu*) sont les inséparables compagnons du

cultivateur ou du planteur (1). Si la houe n'a jamais subi la concurrence d'un substitut d'origine européenne — pour des raisons dont l'une au moins est de l'ordre de la rationalité technologique (BERNARDET, 1980) — la machette est d'introduction récente. Elle a évincé un instrument plus anciennement

(1) Le pays baule occupe une région de transition forêt-savane. Les terroirs villageois peuvent être très divers en ce qui concerne la végétation et les plantes cultivées. Mais ces instruments se retrouvent partout. Pour la description du milieu naturel, voir AVENARD, 1971 et PELTRE, 1977.

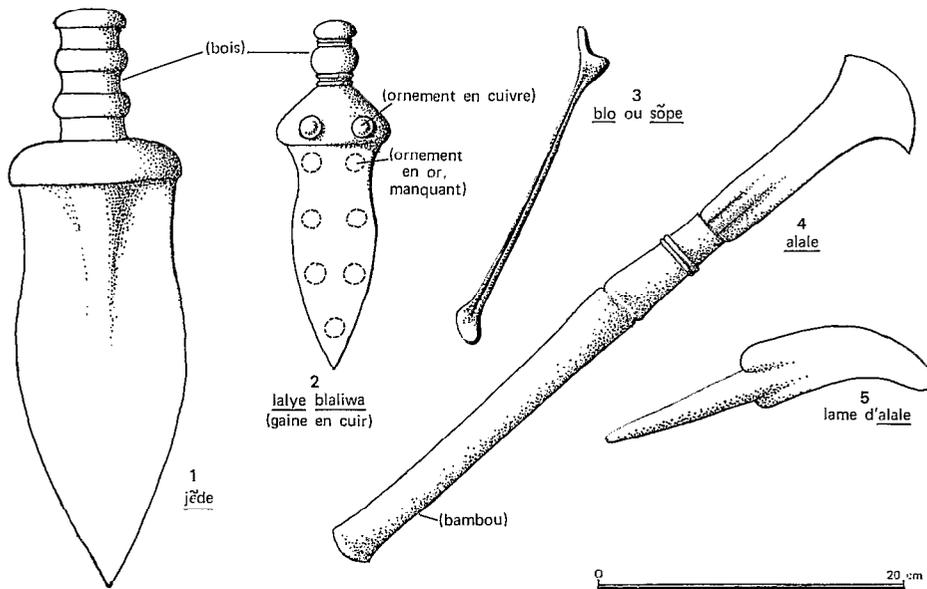


FIG. 1

utilisé : *alale* (1). Sa lame à soie était plus courte et plus fine ; de ce fait elle exigeait moins de métal pour sa fabrication (4 et 5 de la fig. 1). Nous n'avons pas vérifié si cet instrument était également d'origine européenne, ce qui est malgré tout possible, mais il était à coup sûr forgé par des artisans locaux. Sa substitution par la machette doit se situer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> pour des raisons que nous examinerons plus loin.

C'est par hasard que nous primes connaissance d'un autre outil de débroussaillage, dont l'usage est abandonné depuis longtemps, le *jède*, à forme de large et long couteau (fig. 1). En enquêtant auprès de vieux informateurs sur les tigarettes de fer (utilisées comme monnaie d'échange et comme base de transformation pour la forge), appelés également *jède* dans la littérature sur les Baule (ÉTIENNE, 1968 ; KOUADIO NDRI, s.d.), l'on nous montra quelques exemplaires de cet instrument. On nous assura également que le terme ne pouvait désigner que celui-ci (2) ; les tigarettes de fer (3 de la fig. 1) étaient appelées de leur nom guro : *blo*. Dans un seul village (Nianke Konankro), on nous confirma que la monnaie

de fer, utilisée par les Guro et non les Baule, était nommée également *jède*. Il ressortait cependant qu'en pays baule, le terme désignait un couteau à débrousser.

D'autres informations confirmèrent l'ambiguïté du terme. Le *jède* est bien assimilé à un instrument agricole par KANGHA (1965) en pays nzikpli du centre, où il servait à débroussailler, et par CARTERON (1966) qui attribue une origine jula (mande) à ce terme en l'assimilant à une « hache ». Par contre, l'utilisation par les Baule de tigarettes de fer comme monnaie d'échange est attestée par certains documents d'archives coloniales et par SALVERTE-MARNIER (s.d.) et RAVENHILL (1976).

Il est clair que l'ambiguïté du terme *jède*, appliqué à cet instrument agricole depuis longtemps abandonné ou aux tigarettes de fer d'utilisation plus récente (jusqu'aux années 1920 en pays guro voisin), ne repose pas, ou pas seulement, sur une confusion de la part des informateurs. Si celle-ci ne peut être totalement rejetée, elle semble en quelque sorte préformée par un ensemble de relations autorisant des glissements de sens. Ces relations sont celles qui

(1) Voir aussi ARNOLD, 1980. Les termes baule utilisés ont été recueillis entre 1970 et 1977 dans le Baule-sud ou *Ngôda* (« carrefour ») avec l'aide de Kouame Nguessan Coty Pascal, technicien du centre ORSTOM de Petit-Bassam, que nous remercions de son aide. Il est possible et même probable que les noms d'outil aient varié ou varient encore dans ou selon les régions, pour des raisons que la suite de cet article éclairera. Nos informations ont été recueillies dans les « cantons » faafwe, saafwe, aitu et walebo de la sous-préfecture de Toumodi. Sur la question du *jède* comme monnaie de fer, nous avons plus particulièrement enquêté à Nianke-Konankro, Nguessambakro, Kokumbo, Ahouekro.

(2) Le baule étant une langue à ton, il était possible que notre non-compréhension de la langue nous empêchât de distinguer deux termes. La présence et la traduction de M. Nguessan Coty Pascal lève cette incertitude.

unissent la fonction agricole de l'outil, la fonction monétaire du fer et la fonction sociale de la monnaie. Nous allons essayer de montrer brièvement qu'il est possible de trouver une cohérence à cette apparente ambiguïté en se reportant à l'histoire économique et sociale de ces régions. Il ne s'agit, bien sûr, que de fonder une hypothèse de départ à partir d'informations générales. Des enquêtes plus précises devraient l'infirmier ou la confirmer. «Vraie» ou «fausse», cependant, elle permet, nous semble-t-il, de rompre avec une vision simplifiante et unifiante de «l'évolution» des sociétés africaines, notamment en matière de technologie et de monnaie.

## 2. Le problème de la monnaie de fer en pays Baule (1)

Les tigettes de fer étaient couramment utilisées en Côte d'Ivoire précoloniale comme objet d'échange et de prestation, chez les Bété (qui les nomment *vale*) et chez les Guro (*blo*) notamment (2). Elles étaient fabriquées par les forgerons des pays senufo et dā et, surtout, par les Malinke qui les appelaient *sōpe* ou *sōbe* (SALVERTE-MARMIER, s.d.; EYSSERIC, 1899; MILLE, 1900; ANOUMA, 1975; PORTÈRES, 1960; SIMON, 1965; PERSON, 1968; MEILLASSOUX, 1964; LAUNAY, 1978; WONDJI, 1972; L. RICHARD, 1969; J. RICHARD, 1972; ZUNON GNOBO, 1976). Ces tigettes constituaient un important article d'exportation des régions périforestières vers les peuples du sud forestier, fournisseurs d'esclaves et surtout de noix de cola (3). Ces derniers l'utilisaient pour en faire des outils mais également comme objet d'échange cérémoniel (prestations matrimoniales en particulier), ou comme bien d'échange pour obtenir des produits de prestige à l'intérieur de la société ou avec les sociétés voisines.

Contrairement à une idée répandue, l'importance de la «monnaie de fer» chez les peuples forestiers ne peut être attribuée purement et simplement à la méconnaissance des procédés d'extraction et de réduction du minerai de fer. Celles-ci étaient pratiquées en des périodes plus reculées, comme l'attestent les scories de fer retrouvées dans cette zone et en pays baule (THIAM, 1974; MAUNY, 1972; MABOGUNJE, 1971; BERTON, 1962). C'est bien plutôt, comme nous le verrons, la transformation des échanges avec la côte qui peut expliquer la disparition de l'extraction de fer et la décadence de la transformation locale.

Le pays baule, directement intégré, à la fois, aux échanges du nord et au commerce côtier, suivit la même évolution. Cependant, contrairement aux sociétés de l'ouest du Bandama, le fer en pays baule n'était pas, sauf exceptions qui font l'objet partiel de cet article, intégré dans la «sphère des biens de prestige» ou utilisé comme monnaie-marchandise. La barre de fer européenne était acquise comme produit à transformer, de même que les lames d'outil en provenance du nord l'étaient pour leur valeur d'usage (4).

Il reste à expliquer les exceptions significatives où la tigette de fer appelée *jède* était utilisée dans les échanges. Un examen plus attentif des informations, de leurs sources et de leurs localisations nous permet d'y voir clair. Il convient dans un premier temps de distinguer l'utilisation, par les Baule, du fer comme monnaie d'échange et l'application du terme *jède* à la tigette de fer par ces mêmes Baule.

La première est attestée, pour la période immédiatement précoloniale ou contemporaine de la pénétration française, uniquement dans la région nord-ouest du pays. Dans certains cas, il s'agit de transactions internes au Baule : dans le marché kode de Brekro, sur la rive droite du Bandama, «la monnaie est le guindé», assimilé au *sōpe* malinke (Rap. pol. Cercle Bouaké, 1953); entre Satiklā et Sānā, le «dyende» s'échange contre du riz, du vin de palme, du maïs, de l'igname (KOUADIO NDRI, s.d.); dans la région de Béoumi, P. ÉTIENNE (1968) donne les équivalences entre le *jède* d'une part et la poudre d'or, le fusil européen, le captif et la lame de houe d'autre part. Dans d'autres cas, il s'agit de transaction entre Baule et des populations voisines : avec les Wan (mais de façon limitée : RAVENHILL, 1979) et surtout avec les Guro (SALVERTE-MARMIER, s.d.; ÉTIENNE, 1968). Chez ces derniers, la tigette de fer était utilisée dans les échanges avec les Baule de la vallée du Bandama, donc plus au sud, mais de manière plus hypothétique : EYSSERIC (1899 et 1900) parle de fabrication de «sompé» par des «forgerons bambara» à la limite du pays yaule; nos informations dans la région de Kokumbo indiquent que les Baule connaissaient l'existence de cette monnaie chez les Guro, sans pouvoir affirmer son usage chez eux.

Il est remarquable que l'utilisation avérée de la monnaie de fer en pays Baule, au début du siècle, est très strictement limitée au nord-ouest, au contact

(1) Nous utilisons le terme «monnaie» dans un sens volontairement vague, où le bien utilisé possède un spectre d'équivalence relativement large et peut être accumulé.

(2) Plus au sud, à partir du pays dida et sur toute la côte, c'est la manille de cuivre ou de laiton qui remplissait ces fonctions.

(3) Les échanges se faisaient par paquet de vingt tigettes.

(4) Pour plus de détails concernant cet aspect, comme l'ensemble du problème du fer en pays baule, voir nos travaux en cours de publication (CHAUVEAU, à paraître).

de peuples qui l'utilisent comme monnaie d'échange et là où la pénétration du fer d'origine européenne est moins forte.

Il faut noter en outre que les informations sur l'usage de la monnaie de fer dans le nord-ouest baule restent peu précises (usage interne?, usage externe?), voire contradictoires (acquisition de produits vivriers?, acquisition de biens de prestige ou de luxe?). Enfin, même dans ces régions, la monnaie (par excellence) d'échange et de règlement de prestations ou d'amendes reste l'or en poudre et, subsidiairement, le sel, le fusil et la poudre, les bovins...

La terminologie appliquée par les Baule à la tigarette de fer n'est pas faite pour éclaircir la situation, puisqu'il est tantôt question de *jède* (qui serait l'appellation proprement baule), de *sōpe* (terme malinke) ou, comme dans la région de Kokumbo, de *blo*, qui est le nom guro. L'on doit aussi remarquer que, dans les documents contemporains de la pénétration coloniale, c'est le terme non baule qui est utilisé (EYSSERIC, 1899, 1900), généralement celui d'origine malinke. Le terme *jède* provient d'informations récentes (KOUADIO NDRI, P. ÉTIENNE). Dans d'autres enquêtes de l'époque contemporaines, on retrouve le terme malinke (Rap. pol. Bouaké, 1953) ou bien le nom n'est pas rapporté (SALVERTE-MARMIER). PORTÈRES (1960), enfin, dans son étude des monnaies de fer en Afrique de l'Ouest, ne mentionne pas leur existence en pays baule.

Il ressort que la monnaie de fer en pays baule n'est utilisée que très localement et que le terme baule qui lui est appliqué (*jède*) n'est pas général et se trouve même sujet à caution. *Les informations recueillies dans le sud* du pays, à propos d'une éventuelle confusion entre le *jède*, ancien couteau à débrousser baule, et la monnaie de fer, sous forme de tigarettes d'origine étrangère, ne se trouvent donc pas infirmées totalement.

L'évolution historique comparée des monnaies et de la forge peut sans doute nous éclairer sur cette relation inattendue et complexe entre un moyen d'échanges à fonction monétaire et un instrument agricole oublié.

### 3. Les outils agricoles : éléments d'évolution historique

Il est bien certain que l'importation plus importante de fer européen au XIX<sup>e</sup> siècle a contribué au déclin des activités de forge sur l'ensemble des côtes occidentales d'Afrique (FLINT, 1974). Déjà, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la partie « akan » du littoral ivoirien (exportatrice d'or) était davantage demandeuse d'armes à feu et de matières premières (fer, alliage de cuivre et de plomb) que la partie occidentale (surtout exportatrice d'ivoire). Dans l'immédiat

Hinterland côtier, le fer avait perdu son caractère de bien rare et la « barre » de fer n'était plus retenue que comme unité de compte regroupant en fait des marchandises diverses. La barre de métal (*kāw* en baule) circulait en vertu de sa seule valeur d'usage. L'extraction de fer avait disparu, son « coût d'opportunité » étant probablement élevé eu égard au caractère rémunérateur de l'orpillage et du tissage, entre autres.

Une autre importante source d'approvisionnement en fer était le nord (Malinke et « Senufo ») et la frange nord-est du pays où la forge était pratiquée par un groupe « baulisé » : les Sundo. C'est de ces régions qu'étaient importées un grand nombre de lames de houe. L'approvisionnement en *sōpe* ou *blo* de fer par l'ouest (pays guro) ne semble donc pas avoir été très important par comparaison avec les sources côtières et septentrionales.

L'abondance de fer a conduit, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, à une transformation notable des outils agricoles, en relation étroite avec les changements des circuits économiques. Nous verrons également que la place et le statut du forgeron en ont subi les conséquences.

Bien qu'il ne s'agisse que d'une pure hypothèse chronologique, on peut penser que la substitution du couteau à débrousser *jède* par le « coupe-coupe » *alale* est contemporain de l'afflux massif de fer « démonétarisé » à partir de fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup>. D'après les informateurs, en effet, au premier est associé le fer africain (jugé moins dur) et au second le fer d'origine européenne (plus solide et plus massif). C'est peut-être là la raison pour laquelle DELAFOSSE (1900) traduit le terme « gyende » par « fer doux ». En outre, à partir de 1830, se développa sur la côte l'exploitation du palmier à huile qui a peut-être facilité l'adoption et la diffusion d'un outil plus maniable et précis et certainement plus efficace. C'est aussi à cette époque que le réseau commercial *soko* ou *asoko* — regroupant tous courtiers ou colporteurs originaires des pays akan de la Gold Coast d'alors — se renforça à partir d'implantations locales (à Grand-Bassam notamment). « Coupe-coupe » et « couteaux » composaient une partie notable de leurs transactions qu'ils portèrent jusqu'aux marches intérieures méridionales et orientales du pays baule. Ces instruments pouvaient être manufacturés en Europe, mais peut-être aussi fabriqués, à partir du fer importé, par les forgerons de la côte dont l'activité était encore signalée à cette époque (notamment à Tioko chez les Avikam ou Briña, et à Yakro et chez les « Batoo » plus à l'est : JOSEPH, 1910 ; HECQUARD, 1853). Dans l'ensemble, cependant, les forgerons locaux baule ou les forgerons itinérants ou non, d'origine étrangère (voir *infra*) semblent s'être chargés de la plus grande partie du travail de transformation et de réparation.

On peut situer de façon moins hypothétique la diffusion de la machette européenne vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout le début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette diffusion s'est faite au détriment de l'*alale*, plus léger et, eu égard à sa structure, plus précis que la machette. Mais si celle-ci exige plus de fer pour sa fabrication et si l'emplacement de son centre de gravité en fait un outil moins précis, elle développe une force supérieure. Là encore, les transformations des circuits économiques peuvent être un élément d'explication appréciable. Dans les années 1890 et jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, le développement de l'exploitation du caoutchouc de *Landolphia owariensis* pour le commerce de traite (y compris dans des régions encore non soumises) a nécessité la mise en valeur des îlots forestiers et des galeries forestières les plus épaisses. A la fin des années 1910, les cultures du cacao (d'abord forcées, puis de plus en plus à l'initiative de planteurs individuels) ont renforcé l'intérêt des agriculteurs baule pour les parties forestières de leur terroir, plus difficiles à défricher. En outre, à partir des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, l'approvisionnement d'outils agricoles en fer pour le débroussaillage (car la houe, elle, ne fut jamais détrônée par un autre instrument) ne se limitait plus aux échanges avec la côte, par courtiers ou *asoko* interposés. Les comptoirs de traite installés dans les principaux postes français du Baule purent les diffuser en quantité. C'est probablement à partir des années 1920 et avec la généralisation de l'économie de plantation (cacao et café) que déclina, au point de presque disparaître, la forge en pays baule.

#### 4. La forge : éléments d'évolution historique

La place, le statut et l'origine des forgerons ont donc très probablement subi les conséquences de ces transformations successives. Ces différents critères sont beaucoup plus complexes que peuvent le laisser croire les quelques notations rapides dans la littérature récente sur le Baule (Rap. pol. Cercle de Bouaké, 1953 ; SALVERTE, 1965-a ; P. et M. ÉTIENNE, 1965). Surtout, ils peuvent être soumis à des variations régionales importantes. Il n'est pas inutile de retracer les grandes lignes de cette question du point de vue qui nous occupe : celui des rapports entre les fonctions de l'outil, du fer et de la monnaie.

Il existe en pays baule plusieurs termes pour désigner le forgeron (non-réducteur). Le terme le plus général est *bulalebofwe* (de *bulale* : fer ; *bofwe* : suffixe d'agent) (1). Un autre terme général, référant également à l'aspect technique de l'activité, est *tünzüebofwe* (de *tünzüe* : forge) (CARTERON, 1966) mais il semble d'usage peu répandu. Les autres termes sont en fait plus utilisés mais paraissent liés à une différenciation régionale.

Ainsi le terme *tömië* semble dominant au nord, au centre et à l'est (Rap. pol. du Cercle Bouaké, 1953 ; CARTERON, 1966 ; GUERRY et JOLY, s.d.). D'après CARTERON (1966) il s'agirait d'un terme ancien (c'est surtout lui que l'on rencontre dans les « proverbes »). On ne peut pas ne pas faire le rapprochement avec le terme « senufu » *tumono* (BINGER, 1892), d'autant que, comme nous le verrons, les Senufu ont une solide tradition de travail du fer à l'intérieur même du pays baule. Au sud, le terme le plus couramment employé est *zagbla* ou *zagblafwe* ou encore *zagblabofwe* (DELAFOSSÉ, 1900 ; informations personnelles). Il semble être d'usage courant à l'est également (EFFIMBRA, 1959).

Un autre terme : *somlo* ou *somolo* désigne spécifiquement les forgerons originaires du nord : malinke, « senufu » et *sundo*, qui sont peut-être à l'origine du terme (2). Ils pouvaient être fixés dans les villages ou exercer leur technique de façon itinérante. Ces forgerons, qui ont pu se livrer à l'extraction proprement dite de minerai selon des informations recueillies dans la région de Kokumbo, préexistaient à la pénétration coloniale. A partir de celle-ci et avec la fixation d'esclaves libérés, de réfugiés du nord et de commerçants jula auprès des postes français, une autre appellation apparaît : *numu*. Il s'agit du terme mande désignant les castes d'artisans et que les Baule appliquent par généralisation à tous les spécialistes de la forge ou de l'artisanat résidant en pays baule, après leur installation dans les centres administratifs (DELAFOSSÉ, 1900 ; DU PATY DE CLAM, 1898) (3).

Il est clair que, dès avant la pénétration coloniale et les mouvements de population qui lui sont liées, les personnes exerçant le métier de forgeron étaient d'origines très diverses. Une tradition de la chefferie agwa de Sakassou rapporte qu'au terme de leur migration du pays asante, les Baule trouvèrent des forgerons dont ils occupèrent les ateliers (KOUAME

(1) Le pays dida, au sud-ouest du Baule et avec lequel celui-ci entretenait des rapports d'échanges étroits (piste de commerce vers la côte, implantation d'orpailleurs baule dans la région d'Hiré, etc.) possède un terme qui semble assez proche : *blubayō* (TERRAY, 1969).

(2) Une des variantes de la tradition rapportant l'origine des noms des principaux sous-groupes baule indique que les Sundo tirèrent leur nom d'une houe appelée *sōto* dont la fabrication était leur spécialité (LOUCOU, 1976. Voir aussi ARNOLD, 1980).

(3) De même apparaît le terme de *maraba*, qui désigne à l'origine les Hausa, pour les teinturiers ; et le terme de *jula* (nom d'un sous-groupe mande) pour les commerçants (DELAFOSSÉ, 1900).

GUIE, s.d.). Cela indiquerait que les Baule n'ont guère répugné à pratiquer eux-mêmes la forge ou encore qu'ils ont intégré ces groupes forgerons sans maintenir de « distance sociale » avec eux, comparable au moins avec la situation des forgerons « castés » du Sahel ou même des forgerons senufo qui, sans être castés, conservent une identité particulière en tant que sous-groupe.

Il semble qu'en réalité un certain nombre de situations aient coexisté. Certains groupes furent « baoulisés » tout en conservant leur spécialité de forgeron et sans que pour autant ils soient perçus et définis par rapport à cette qualité particulière. C'est le cas des Sundo du nord-est et peut-être de certains groupes du nord et du centre où se concentre encore aujourd'hui cette activité. Ces régions restent encore marquées par une association au moins géographique de la forge, de l'orfèvrerie et de la sculpture sur bois par les hommes et de la poterie par les femmes (ÉTIENNE-NUGUE, 1979 ; FRIDE, 1965).

Un autre cas est la forge pratiquée de façon itinérante ou fixe par des spécialistes d'origine étrangère au groupe d'accueil (*somolo*) : soit des Sundo, surtout à l'est, soit des non-baule (surtout tagbana et senufo mais aussi « bambara », c'est-à-dire d'origine mande) (SALVERTE-MARMIER, 1965 ; U. LUIG, communication personnelle, informations personnelles région de Kokumbo).

Autre situation attestée : l'emploi d'esclaves d'origine étrangère (BETSELLERE, 1904). Cela semble s'être surtout produit dans le nord à partir des années 1890, lors des troubles imputables aux actions conjointes de Samori Ture et des colonisateurs français.

Enfin, il est également clair que des personnes se réclamant de l'identité baule ont pratiqué la forge comme une activité non « marquée » socialement, notamment par apprentissage auprès de spécialistes baule ou étrangers senufo, mande et même guro (ARBELBIDE, s.d. ; U. LUIG communication personnelle ; informations personnelles région de Kokumbo). Cet apprentissage pouvait se faire lors d'un séjour dans le groupe spécialisé (cas des Baule de l'est qui allaient s'initier chez les Sundo : U. LUIG, communication personnelle).

Il est naturel, dans ces conditions complexes, que le statut du forgeron n'ait pas donné lieu à une représentation uniforme et figée, mais plutôt variable selon les régions et la présence d'artisans itinérants. On ne peut aucunement parler de « caste » comme il est d'usage dans les régions septentrionales de savane et du Sahel. Là où les observateurs notent un comportement d'évitement ou un statut social différencié (Rapport politique..., 1953, P. et M. ÉTIENNE, 1965 ; SALVERTE-MARMIER, 1965), il s'agit

de régions du nord et du centre-est où la forge est le fait d'artisans étrangers ou de captifs (senufo à Kouakoubroukro, « bambara » chez les Bro et les Don, tagbana dans la région de Bouaké). Il ne semble pas que dans le cas de forgerons baule il y ait eu de discrimination d'un ordre différent que les « marques » symboliques liées aux activités qualifiées les plus spécialisées (chasse, orpaillage, artisanat de l'or et du bois). LINDHOLM (1957), à la suite d'Himmelheber, suggère même qu'à l'instar des sculpteurs les forgerons jouissaient d'un grand prestige. Surtout dans le sud, il s'agissait donc d'artisans permanents, parmi les autres spécialistes du village. Le capitaine GOEHRING (1901) parle de l'existence de forgerons dans chaque village de la région de Tiassalé, où il s'occupaient de la transformation du fer en « coupe-coupe et instruments aratoires ». Lors d'une enquête de dénombrement en 1918 dans le centre-sud, à Touniamé et Adawu, chaque village possédait un forgeron et un bijoutier (et un nombre important de tisserands).

Un autre élément de complexité provient du contenu même du travail du forgeron. La plupart des observations contemporaines de la pénétration coloniale font apparaître, à côté du travail de transformation du fer, des activités associées : martelage des balles (BETSELLERE, 1906), bracelets en cuivre (NEBOUT, 1901), fonte de l'or, (LASNET, 1898), sculpture de statuettes (CHATENET 1918), chainettes et bracelets en cuivre et étain (BETSELLERE, 1905). L'importance du travail de l'or et du cuivre en pays baule précolonial (CHAUVEAU, 1978) explique peut-être que le métier de forgeron apparaisse comme une spécialisation plus exclusive que tout autre artisanat (NEBOUT, 1901).

Ces informations demeurent néanmoins obscures car il existait, parmi les artisans, des spécialistes plus particulièrement versés dans l'orfèvrerie et la sculpture (*ajüidifwe*) et, parmi les premiers (*sika-töfwe*), des spécialisations encore plus précises (placage de feuilles d'or sur âme en bois par les Aitu ou fabrication par fonte de l'or par les Nzikpli par exemple). Ces activités, très spécialisées par conséquent, l'étaient souvent sur la base d'entités géographiques dont les ressortissants pouvaient aller à l'extérieur exercer leurs talents. Il n'est guère possible d'aller plus loin dans l'analyse sans enquêtes approfondies sur ce sujet. Une hypothèse n'est cependant pas à exclure suivant laquelle les forgerons baule se sont tournés de préférence vers le travail de l'or et du cuivre et de ses alliages, plus rémunérateurs et prestigieux que celui du fer (on a montré ailleurs (CHAUVEAU, 1978) l'importance de la « filière aurifère » dans l'économie baule précoloniale). Cela expliquerait à la fois la place faite aux forgerons étrangers ou d'origine étrangère et, du fait de la faible importance « stratégique » du travail du fer,

« l'absence de réaction collective » (commune aux peuples akan : CLÉMENT, 1948) à l'égard des forgerons (1).

Ces deux aspects se sont trouvés renforcés par l'abondance de fer européen importé, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et, plus encore, par l'adoption d'outils agricoles manufacturés à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle. En outre, la diffusion de la machette pour les besoins agricoles s'est accompagnée, dans le temps, de l'effondrement de la demande des outils en fer associés à l'orpaillage filonien ou éluvionnaire (pics, pilons armés) au fur et à mesure que les Baule étaient expropriés des principaux gîtes et que l'orpaillage lui-même perdait de son caractère rémunérateur avec le bouleversement du dispositif d'échanges (CHAUVEAU, 1978).

Les évolutions de la technologie des instruments agricoles et de la dimension sociale et idéologique de la forge se conjuguent de façon cohérente. On retrouve d'ailleurs dans la seconde la dimension régionale qu'avait mise en évidence notre observation, relative à la première, concernant le sens à donner à l'utilisation du terme *jède*, comme outil agricole ou comme monnaie de fer. Achevons la mise en place des éléments d'explication par l'examen, en rapport avec ce qui précède, des transformations de la monnaie.

##### 5. La monnaie et les échanges : éléments d'évolution historique

Il ne peut être question ici d'entrer dans les détails de ce vaste sujet, là encore beaucoup plus complexe que ne le suggère l'image répandue à propos des économies « traditionnelles » précoloniales (CHAUVEAU, 1976, et à *paraître*).

Pour ce qui nous concerne ici, la monnaie de fer a dû disparaître assez tôt des pays que l'on regroupe habituellement sous le terme d'akan (des Baule et « lagunaires » ivoiriens à l'ouest, aux Asante et Akwapim ghanéens à l'est). GARRARD (1975) situe sa disparition au XVII<sup>e</sup> siècle (au profit de la poudre d'or) avec une utilisation plus tardive (début XVIII<sup>e</sup> siècle) dans les régions périphériques (la monnaie de fer aurait été utilisée en pays anyi sous forme de « sombe » : MOUEZY, 1954).

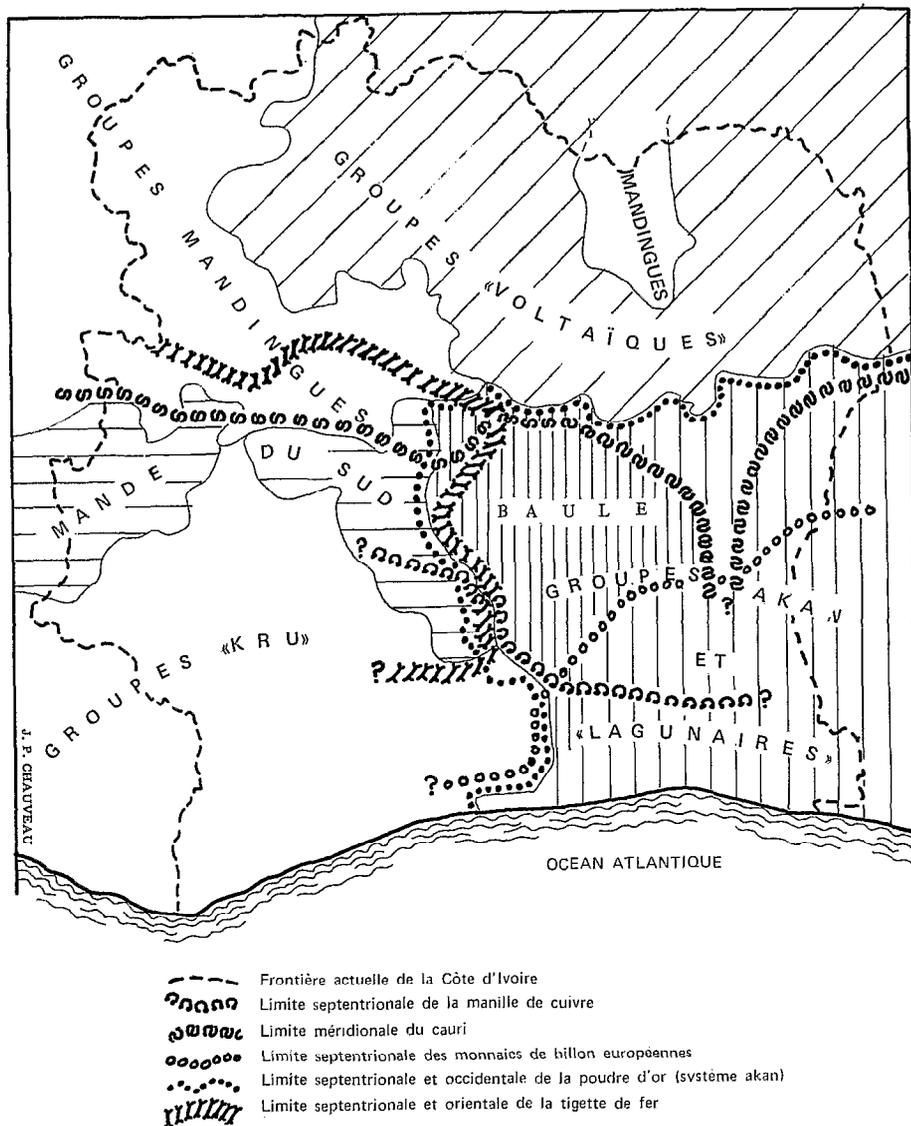
Cette évolution intervient donc antérieurement ou en même temps que les diverses migrations, en provenance de l'actuel Ghana, qui auraient suscité la constitution de « l'ethnie » baule. Le monde akan

formait un ensemble économique assez nettement différencié par l'usage intensif de l'or comme moyen libérateur de paiement pour les échanges, les prestations ou les règlements de justice. Les perles (dont les perles « d'aigri » qui font l'objet d'interrogations encore non élucidées) constituaient une monnaie associée à cette « zone monétaire » et possédaient également un spectre d'équivalence assez étendu (comme les cauris dans le Soudan de l'époque, qui utilisaient par ailleurs l'or selon un système de poids différent du système akan).

Situé à l'extrême ouest de la zone monétaire articulée sur la circulation de la poudre d'or, le pays baule était en contact avec trois autres « zones monétaires » (carte 1) : au nord, celle des pays du Soudan (or et cauris) ; à l'ouest, celle des pays forestiers où le fer jouait un rôle important (avec les pagens tissés et, déjà, la « manille » de cuivre ou de laiton) ; au sud-ouest et au long de la côte, la manille. Parler de « zones monétaires » est bien sûr un peu anachronique mais suggère assez bien l'existence de grandes régions à forte intégration socio-économique. Ce qui les différenciait entre elles n'était pas seulement la nature matérielle de l'opérateur de transferts et de transactions mais aussi et surtout la nature sociale de ces transferts et opérations (au-delà d'une simple différence typologique entre « sociétés segmentaires » et sociétés politiquement hiérarchisées, c'est surtout la marge d'autonomie de la « société civile » de chacun de ces grands ensembles qui pouvait varier et affecter à chacune de ces régions une « économie politique » spécifique).

A cet égard, il semble qu'au moins au XIX<sup>e</sup> siècle, et pour des raisons qu'on ne peut exposer qu'allusivement ici (élargissement de la traite de produits primaires sur la côte, desserrement de l'obédience économique asante, troubles politiques et religieux au Soudan), le pays baule ait bénéficié d'une conjoncture économique de croissance, aussi bien du point de vue des échanges externes et internes qu'à celui de l'appareil productif lui-même (CHAUVEAU, 1978 et à *paraître*). Or, tandis que les monnaies de fer, de cuivre et de cauris se dépréciaient (du fait de leur importation massive à faible coût par les traitants : HOPKINS, 1973), il semble que l'or ait vu se renforcer son aspect « dynamisant » à l'intérieur de la zone monétaire dont il était l'élément dominant (et qui correspondait en outre aux régions les plus ouvertes, bien que de manière contrôlée, aux échanges côtiers). C'est par exemple là où l'or en circulation était le plus abondant qu'il était le plus « cher », alors qu'il

(1) A propos des Akan du Ghana, MANOUKIAN (1950) parle de l'existence de caste de forgeron à une époque reculée ; elle aurait ensuite disparu (ce qui n'est pas incompatible avec l'hypothèse que nous défendons eu égard aux transformations socio-économiques). De manière plus précise, ARHIN (1980) parle de spécialisation des forgerons et des sculpteurs (qui seraient localisés dans des quartiers ou villages particuliers, notamment près des chefferies prééminentes) mais jamais de groupe social spécifique.



CARTE 1. — Limites approximatives des « zones monétaires » (fin XIX<sup>e</sup> s.)

était considéré avec méfiance et refusé chez les peuples de l'ouest forestier (CHAUVEAU, 1978).

Quoi qu'il en fût des spécificités de l'économie politique (au sens véritable se référant à « l'anatomie de la société civile » et non seulement à la morphologie des institutions hiérarchiques), ces différents ensembles étaient en rapport les uns avec les autres (CHAUVEAU, 1980) selon un modèle de « sociétés en chaînes » (AMSELLE, 1980) ou « d'ensembles symplectiques » (MEILLASSOUX, 1978). En outre, loin de constituer un obstacle aux échanges entre « zones monétaires », leur spécificité permettait des échanges différés (par la combinaison des échanges internes

et externes) dont l'intérêt ne relevait pas d'avantages absolus et abstraits qui « valaient » pour l'ensemble des zones monétaires (comme le suppose la théorie néo-classique des avantages comparatifs ou la théorie de la valeur-travail poussée à l'extrême), mais d'avantages relatifs à chaque zone particulière. Le jeu des échanges différés entre sociétés appartenant à des ensembles « monétaires » et économiques différents permettaient de contourner l'imperméabilité des « sphères » d'échanges et de transferts relative à chaque société ou ensemble de sociétés (on n'échange pas n'importe quoi contre n'importe quoi et avec n'importe qui, cette « règle » ayant une

portée variable selon les sociétés). LAUNAY (1978) a bien suggéré ce mécanisme entre les Guro, les Senúfo et le réseau jula en Côte d'Ivoire.

La situation pourrait dès lors être différente selon la région du Baule envisagée, notamment pour les régions limitrophes d'ensembles socio-économiques différents. Le statut du fer, qui nous intéresse spécialement ici, pouvait en être affecté, mais aussi celui des manilles de cuivre, de cauris ou de la poudre d'or elle-même. Dans le même sens, d'autres biens pouvaient régionalement ou conjoncturellement intervenir comme objet *et* moyen d'échange privilégié (sel, fusil et poudre, pagnes et tissus européens notamment).

Quelques exemples éclaireront notre propos.

Alors que le pays Guro est souvent considéré dans la littérature comme fournisseur de fer pour le Baule, il semble que cela n'était guère le cas pour la partie sud du Bandama (à partir de la confluence de la Marahoué) à cause de la forte pénétration du fer européen de la côte et, d'autre part, à cause de la forte intégration du pays guro méridional dans la « zone monétaire-manille » l'intégrant fortement au pays dida et aux régions du littoral et du bas-Bandama. A partir de 1905, c'est au contraire les traitants baule qui fournirent aux Gouro méridionaux des « coupe-coupe » et des « couteaux akoué » (sous-groupe baule de la région) contre le caoutchouc de traite et des pagnes, ou encore « du fer et des pioches indigènes ». Il est clair que dans le Baule-sud la monnaie de fer à usage interne n'avait aucune raison d'être, d'autant qu'à partir de 1910 les forgerons du Nafana et de Touba inondèrent le Centre-Ouest forestier de *sôpe* dont la valeur se déprécia fortement.

La monnaie de fer n'eut cours en pays baule que dans les régions où elle permettait de se livrer à l'échange différé avec l'extérieur. C'était le cas du nord-ouest, où nous avons vu que son usage est attesté, sous le nom de *jède* ou de *sôpe*. Au sud du pays baule, c'est la manille qui était utilisée pour cet usage externe auquel elle resta confinée encore plus étroitement que le fer au nord. La manille (*ka*) n'était pas admise dans les échanges du Baule-sud (sauf comme approvisionnement en cuivre) mais uniquement réservée aux échanges avec leurs voisins dida. L'utilisation de la manille souffrit d'abord de sa dépréciation consécutive à l'importation, massive et de qualité de plus en plus médiocre, par les Européens. Le coup de grâce lui fut donné en 1915, lorsque l'Administration la retira autoritairement de la circulation en la rachetant au-dessous du cours

officiel (DOMERGUE, 1974). Durant cette période, la manille perdit aux yeux des Baule son intérêt pour les échanges extérieurs ; ils tentèrent de se débarrasser de leur stock en les proposant aux Français pour payer les amendes de guerre (ce qui leur fut refusé).

Pour des raisons identiques, les Baule furent amenés à utiliser localement les cauris (*nzorowama*) là où cette monnaie de coquillage avait cours dans les échanges extérieurs, notamment au nord-ouest avec les Mwā, au nord avec les Tagbana (contre du fer) et au nord-est dans la vallée du Comoé fréquentée par des traitants jula et hausa (KOUADIO NDRI, s.d. ; SALVERTE-MARMIER, 1965 ; BINGER, 1890).

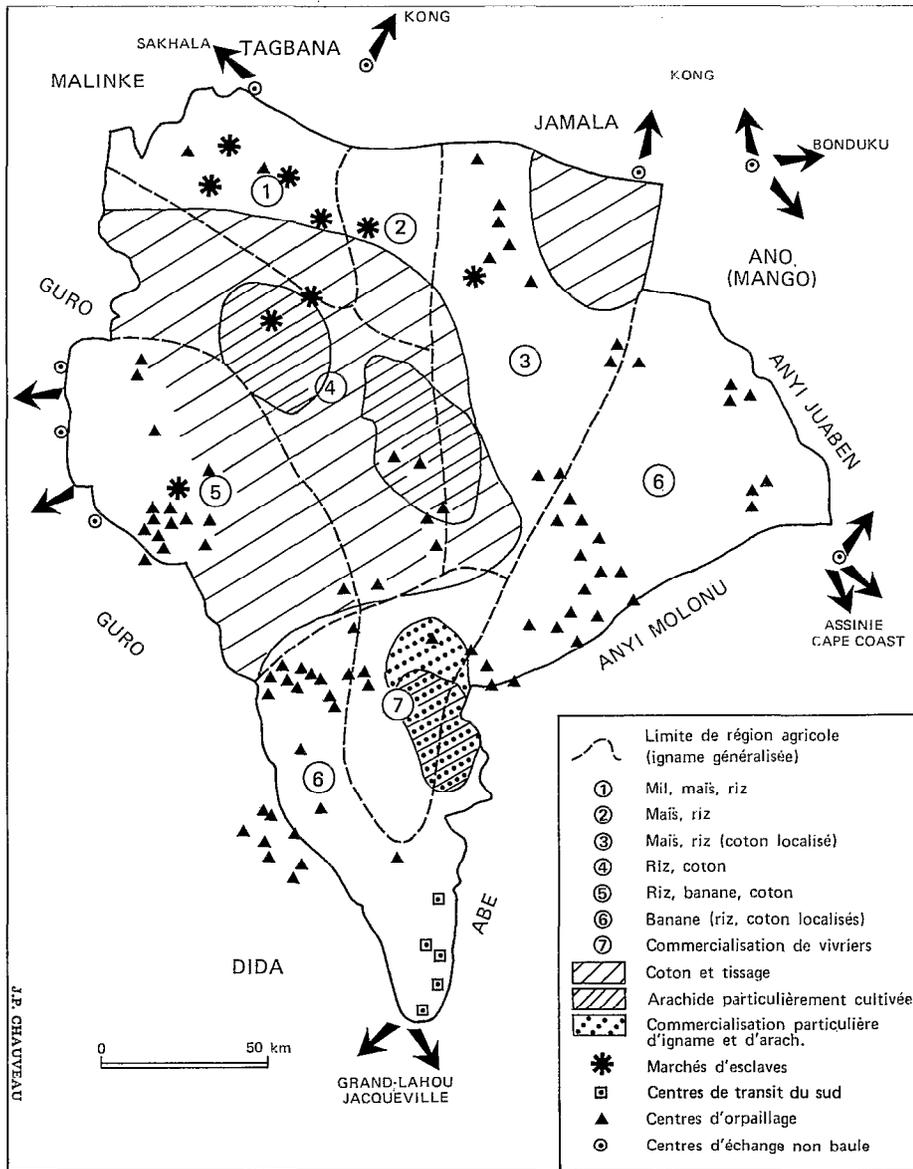
## 6. Conclusion : le fer, l'outil, la monnaie et le *jède*

Le travail de la forge et la représentation sociale de cette activité stratégique, dont le statut du forgeron est un indicateur, ne peuvent être compris sans référence aux transformations économiques du pays baule et de l'ensemble régional dont il procède. De même, l'utilisation de la « monnaie » renvoie à une histoire des échanges (et de l'appareil productif avec les rapports sociaux qui le sous-tendent) irréductible à une image figée des « sphères d'échanges » internes et aux spécialisations (écologiques ou autres) interrégionales.

L'évolution technologique, en matière d'outils agricoles, renvoie à cet ensemble de facteurs et aussi, comme nous l'avons suggéré, aux transformations des végétaux exploités et peut-être des méthodes culturales elles-mêmes (1). Si la houe est restée l'instrument de travail de la terre sans se modifier sensiblement, l'instrument de débroussaillage ou de défrichement a connu au contraire une importante transformation au cours d'une période d'une centaine d'années seulement (fin XVIII<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup>). Le couteau à débrousser *jède*, le coupe-coupe *alale* et la machette relèvent chacun d'une phase historique particulière associée à des changements de grande ampleur (dans l'histoire du peuplement, les échanges à longue distance, l'exploitation aurifère, etc.).

En outre l'on retrouve des différenciations régionales internes au pays baule : l'approvisionnement en fer et en outils, la position sociale des forgerons, les moyens d'échange n'étaient et ne pouvaient pas être identiques à l'intérieur d'une entité socio-géographique de quelque 35 000 km<sup>2</sup> et comptant, à l'aube de la colonisation, entre 400 et 500 000 personnes (CHAUVEAU, à paraître). Ces variations régionales ne constituaient nullement des exceptions à un « modèle » baule précolonial, mais bien plutôt des condi-

(1) Voir CHAUVEAU à paraître. Il est probable que l'économie de plantation a provoqué une extensification des cultures, sans doute auparavant plus intensives.



CARTE 2. — Régions agricoles et économiques du baule (année 1890) (pour la localisation des groupes, voir tabl. I)

tions de fonctionnement du système socio-économique assurant, par sa diversité, l'intégration interne de l'ensemble et l'articulation aux autres systèmes de l'ouest africain.

On a pu ainsi tenter la reconstitution des principales sous-régions baule en matière de production agricoles (carte 2) correspondant par ailleurs à des dotations particulières en ce qui concerne les autres

activités économiques (artisanat, orpaillage, élevage, échanges) (tabl. I) (1).

En fonction de ces divers éléments il est plus aisé de proposer une solution d'ensemble, et non de circonstance, au problème particulier qui a servi de fil conducteur (et un peu de prétexte) à cette reconstitution : celui de la confusion, sous le même terme de *jède*, d'un instrument agricole de défrichage et

(1) Pour tout cela, voir CHAUVEAU, 1982 et à paraître.

TABLEAU I  
Principaux systèmes agricoles régionalisés (v. 1890-1900)

Zones	Principaux groupes	Principales cultures (outre l'igname, le manioc et l'arachide, sauf mentions spéciales)	Observations complémentaires
1	Nord-ouest : Goli, Satiklã, Blo (périphérie de la Confédération Walebo)	Riz, Maïs, Mil	
2	Nord-centre : Fali, Peplesu, Faafwe, Ndranwa (centre et périphérie septentrionale de la Confédération faafwe)	Riz, Maïs, Coton	Tissage développé
3	Nord-ouest et centre-nord : Aali et Sundo (périphérie orientale de la Confédération faafwe), Ngbã du nord, Agba du nord	Maïs, importants foyers de riziculture (vallée du Nzi, Sahue, Nzoho, Asabu)	Coton localisé (Sundo, Agba) Elevage localisé avec castration (Sundo) Forge notable (Sundo)
4	Centre-ouest : Walebo et Kode (confédération walebo) Saa, Aitu, Nzikpli	Riz, coton Forte production d'arachide (Walebo, Nzikpli, Aitu-Gbona)	Tissage et artisanat de l'or très développés. Exploitation aurifère marginale. Elevage localisé avec castration (Nzikpli).
5	Ouest : Yaule et groupes d'origines diverses (périphérie sud-ouest de la Confédération Walebo), Ayau, Nanafwe, Akwe.	Riz, Coton, Banane et Taro	Tissage ; exploitation aurifère très développée. Elevage race "baule" (Akwe)
6	Sud-ouest, sud-est et est : groupes mêlés du sud-ouest et du sud (Faafwe, Saa, Nzikpli, Aitu, Ngbã). Swamele et Elomwã de l'extrême sud, groupes divers de l'est avec Agba, Abe et Dje dominants.	Banane et Taro	Exploitation aurifère très développée. Cheptel bovin dit "baule". Coton localisé (Agba) Riz localisé (Bombofwe)
7	Centre-sud et centre-est : groupes mêlés du sud (Faafwe du Kan, Aitu, Walebo, Ngba, Mamela) et groupes divers du Centre-est.	Forte production d'igname et d'arachide dont une partie est commercialisée. (Aitu Mamela, Aitu Abigi, Ngbã).	Exploitation aurifère. Cheptel bovin dit "baule". Tissage et artisanat de l'or. "Carrefour" de pistes de négoce (Ngõda).

d'un moyen d'échange en fer, sachant qu'il ne peut s'agir de la conjonction de fonctions dans un même objet, le couteau à débrousser étant très différent de la tigette de fer.

Il pourrait y avoir à la rigueur une confusion de terme par les informateurs, appliquant au *sõpe* malinke un terme baule désignant par ailleurs, sans doute possible, un instrument agricole dont l'usage s'est perdu. Le doute est en effet permis puisque le terme malinke pour les tigettes de fer était également utilisé dans le Baule-nord et que c'est surtout le terme guro de *blo* qui est utilisé chez les Baule du sud. Cependant, la rigueur des informations recueillies par P. et M. ÉTIENNE ne peut être mise en doute et,

d'autre part, elles coïncident avec d'autres informations non connues par eux et bien antérieures (KOUADIO NDRI est l'auteur d'un mémoire de fin d'études de l'École William Ponty à Dakar, probablement écrit dans les années 1930). S'il y a confusion, elle n'est due ni au hasard ni au manque de rigueur des observateurs qui ont rapporté l'information.

Est-elle due à l'ignorance des informateurs? La coïncidence d'informations recueillies dans des périodes et des localités différentes permet d'en douter. Par contre elles l'ont toujours été dans le nord-ouest tandis qu'au sud et au centre le *jãde* est sans conteste rapporté au couteau à débrousser.

L'interprétation de cette variation géographique

semble difficile à mettre au compte d'un « régionalisme » strict. Les Baule du sud connaissent l'existence, ailleurs, de monnaie en tigarettes de fer. D'autre part, bien que cela n'ait pas été testé par les observateurs travaillant dans le nord du pays, il est peu probable que les Baule de cette région n'aient pas conservé comme ceux du sud le souvenir du couteau à débrousser (d'autant moins probable que la majeure partie des lignages du sud sont originaires du nord ou ont des relations historiques avec eux).

L'interprétation la mieux argumentable est celle de la conjonction, sous un même terme, de deux objets différents, conjonction effectuée au nord et non (ou peu) dans le sud. Les raisons ressortent très simplement de l'histoire des instruments agricoles, du fer et de la monnaie esquissée précédemment. Exposons-les en les simplifiant encore. Au sud, l'abondance relative de fer européen, la moins grande proximité de la « zone monétaire-fer » (ou la moindre importance de celui-ci eu égard à d'autres moyens d'échanges chez les groupes forestiers de l'immédiat Hinterland côtier), l'éloignement des groupes du nord fournisseurs de forgerons spécialisés, l'importance d'activités économiques autres que l'agriculture (comme l'orpaillage et le négoce) ont rapidement provoqué une « démonétarisation » du fer, une souplesse du statut de forgeron, un moindre intérêt pour le travail du fer, enfin la diffusion d'instruments agricoles nouveaux, d'origine étrangère et plus efficaces dans un milieu où la forêt est plus importante qu'au nord. Dans celui-ci, des facteurs inverses ont fait perdurer l'usage de la monnaie de fer, une discrimination plus forte à l'égard des forgerons souvent d'origine étrangère ou captive, un approvisionnement en fer plus local et une moindre diffusion d'instruments agricoles nouveaux alors que, paradoxalement, cette région était plus « agricole » (aux sens de l'affectation du travail selon les diverses activités et de l'intensivité des techniques agraires).

La démonétarisation totale du fer et le « désenchantement » de la forge plus prononcés au sud auraient rompu l'enchaînement des fonctions techniques, idéologiques et sociales de l'outil, du fer et de la monnaie. Le *jède* n'est plus considéré que comme un outil d'un autre âge, avec peut-être un brin de commisération pour la médiocre qualité de son fer (le « fer doux » de DELAFOSSE ; informations personnelles). Au nord, au moment de la pénétration coloniale, cet enchaînement reste encore marqué dans les mémoires et dans les faits. Si l'usage du

couteau à débrousser a disparu, la fonction monétaire, idéologique et sociale du fer est davantage présente, propice aux glissements et aux « condensations » de sens.

Une autre explication par « condensation » du sens nous a été suggérée par Nicole ÉCHARD. Avec l'approvisionnement massif en fer européen, le terme *jède* aurait désigné la matière première, le fer d'origine africaine servant à la fabrication du couteau à débrousser et aux tigarettes de fer, par opposition au fer européen et aux instruments nouveaux plus performants que ses caractéristiques techniques ont permis de forger (*alale*). Cela confirmerait la traduction du terme « gyende » dans DELAFOSSE (1900) par « fer doux », associé au fer réduit par les forgerons africains.

Bien sûr, si cela explique comment cette « condensation » a pu rendre possible la substitution de contenu du mot *jède*, elle ne peut expliquer pourquoi elle eut lieu en termes de nécessité. Une appellation baule spécifique des tigarettes de fer aurait aussi bien fait l'affaire. Une série d'autres observations peut ouvrir à une autre hypothèse, beaucoup plus invérifiable en l'état actuel de nos connaissances que les hypothèses convergentes dont on a pu faire état dans ce qui précède. Dans d'autres sociétés africaines, les instruments agricoles (lames de houe par exemple) peuvent être considérés comme moyens d'échanges et de prestations privilégiés (certaines monnaies de fer symbolisent d'ailleurs la forme de l'instrument réel).

Le couteau à débrousser — instrument assez répandu ailleurs (BERNARDET, 1980) — aurait pu jouer cette double fonction. Deux observations iraient dans ce sens, manifestant ce qui pourrait être la fonction passée de « bien de prestige » du couteau *jède* : le fait que des couteaux de parure baule (*lalye blaliwa*, 2 de la fig. 1) reproduisent à taille réduite le couteau à débrousser et surtout l'existence au nord du pays bête au moins, et peut-être ailleurs en Côte d'Ivoire, de « couteaux » identiques par la taille et la forme au *jède* baule. HALLOUIN (1945) parle de « couteaux de guerre », qui pourraient être aussi bien des objets de prestige ou des instruments anciens qui, à une période reculée, pouvaient constituer aussi des biens de prestige dans une zone qui est demeurée ensuite, grâce au *sōpe* malinke (et à la tigarette *jède* baule ?) le cœur de la « zone monétaire » du fer en Côte d'Ivoire (1).

Ce jeu d'hypothèses n'est pas aussi gratuit qu'il pourrait apparaître. Au moins a-t-il le mérite de poser en termes historiques un certain nombre de

(1) Cette « zone monétaire-fer » s'étendait fort loin vers l'ouest. En Guinée, le « guinze » jouait le même rôle que le *sōpe* (PORTÈRES, 1960).

problèmes concernant les transformations économiques et technologiques des peuples de la bande forestière guinéenne, alors que les recherches sur la métallurgie concernent essentiellement les sociétés à « castes » du Soudan historique et que les sociétés proches de la forêt restent

confinées à une conception de l'histoire peu évolutive, à la merci des « apports » soudanais et européens.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'ORSTOM le  
3 septembre 1984

## BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE (J. L.), 1980. — Autosubsistance, petite production marchande et chaîne de sociétés, *Cahiers d'Études Africaines*, XX, 1. 2 : 155-160.
- ANOUMA (R. P.), 1975. — L'impôt de capitation en Côte d'Ivoire de 1901 à 1908 : modalités et implications d'un instrument de politique et d'économie coloniales, *Annales de l'Université d'Abidjan*, série I, III : 121-140.
- ARBELBIDE (C.), s.d. — Les Baoulé, leur résistance à la colonisation, 54 p., *multigr.*
- ARHIN (K.), 1980. — The political economy of the expansionist state, Séminaire sur *État et Société en Afrique Noire*, Paris I, septembre, 32 p., *multigr.*
- ARNOLD (P.), 1980. — Petits paysans de Côte d'Ivoire. Les planteurs baoulé de la région de Bocanda et Daoukro, département de Dimbokro, Rapport d'enquête, Genève, Département de Sociologie de l'Université, 240 p., *multigr.*
- AVENARD (J. M.) *et al.*, 1971. — Le milieu naturel de la Côte d'Ivoire, Paris, *Mém. ORSTOM* 50, 391 p.
- BERNARDET (P.), 1980. — Contribution à l'étude du procès de travail agricole des sociétés traditionnelles d'Afrique Noire, Thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, E.H.E.S.S., Paris, 2 tomes, 794 p.
- BERTON (Y.), 1962. — Rapport de fin de mission (avril 1961-mars 1962), Archives SODEMI, Abidjan.
- BETSELLERE (Comm.). — Réponse à questionnaire ... janvier 1904 (sur l'esclavage), Archives nationales de Côte d'Ivoire, K 21 (microfilm).
- BETSELLERE, 1904. — Renseignements sur le Cercle du Baoulé, Toumodi, Archives Nationales de Côte d'Ivoire, monographies.
- BETSELLERE, 1905. — Progrès des indigènes du Cercle du Baoulé, Toumodi, Archives Nationales de Côte d'Ivoire, monographies.
- BETSELLERE, 1906. — Le Cercle de Bouaké, in : *La Côte d'Ivoire*, Gouvernement général de l'A.O.F. : 468-509.
- BINGER (Cap.), 1890. — Transactions, objets de commerce, monnaies des contrées d'entre le Niger et la Côte d'Or, *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris*, réédité dans *l'Économie ouest-africaine*, B.C.E.A.O., n° 179, décembre 1970, 12 p.
- BINGER (Cap.), 1892. — Du Niger au golfe de Guinée, par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889), Paris, Hachette, 416 p.
- CARTERON (R. P. M.), 1966. — Lexique français-baoulé et baoulé-français, Bocanda, 2 ensembles de fascicules, 300 et 77 p., *multigr.*
- CHATENET (E.), 1918. — Réponse au questionnaire ... sur les coutumes indigènes, Cercle du Baoulé, poste de Tiebissou. Archives nationales de Côte d'Ivoire, monographies.
- CHAUVEAU (J.-P.), 1976. — Note sur les échanges dans le Baule précolonial, *Cahiers d'Études Africaines*, XVI, 3-4 : 576-602.
- CHAUVEAU (J.-P.), 1978. — Contribution à la géographie historique de l'or en pays baule, Côte d'Ivoire, *Journal des Africanistes*, 48, 1 : 15-70.
- CHAUVEAU (J.-P.), 1980. — Spécialisations écologiques, État et réalisation de la valeur par les échanges à longue distance, *Cahiers d'Études Africaines*, XX, 1-2 : 161-167.
- CHAUVEAU (J.-P.), 1982. — L'image de l'agriculture baule et les « développeurs ». Référent précolonial et réalités historiques (Côte d'Ivoire), *Économie rurale*, n° 147-148, 1<sup>er</sup> trimestre : 95-101.
- CHAUVEAU (J.-P.), à paraître. — Le lieu et l'histoire : essai d'anthropologie historique et économique du pays baule (Côte d'Ivoire), en particulier les chapitres 2 (« Variations, écarts, complémentarité : l'agriculture dans le système de production baule ») et 3 (« Intégration interne et relations intracontinentales : les échanges et leurs bases sociales »).
- CLÉMENT (P.), 1948. — Le forgeron en Afrique Noire. Quelques attitudes du groupe à son égard, *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, 2, avril-juin : 35-58.
- DELAFOSSÉ (M.), 1900. — Essai de manuel de la langue agni, Paris, Librairie africaine et coloniale J. André, 226 p.
- DOMERGUE-CLOAREC (D.), 1974. — La Côte d'Ivoire de 1912 à 1920. Influence de la Première Guerre mondiale sur l'évolution politique, économique et sociale, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Toulouse-Le Mirail, 233 p., *multigr.*
- EFFIMBRA (G.), 1959. — Manuel de Baoulé, Paris, F. Nathan, 314 p.

- ÉTIENNE (P.) et ÉTIENNE (M.), 1965. — Les différenciations sociales et économiques, in : *Étude régionale de Bouaké 1962-1964*, Ministère du Plan de Côte d'Ivoire, tome I : Le peuplement : 191-194.
- ÉTIENNE (P.), 1968. — Les aspects ostentatoires du système économique baoulé (Côte d'Ivoire), *Economics et Sociétés (Cahiers de l'I.S.E.A.)*, II, 4 : 793-817.
- ÉTIENNE-NUGUE (J.), 1974. — Artisanats traditionnels en Côte d'Ivoire, fiches techniques, Musée de l'Homme.
- ÉTIENNE-NUGUE (J.), 1979. — Artisanat, Atlas de Côte d'Ivoire, ORSTOM-Institut de Géographie Tropicale de l'Université d'Abidjan (cartes de J. F. GOTANEGRE).
- EYSSERIC (J.), 1899. — Rapport sur une mission scientifique à la Côte d'Ivoire, Nouvelles archives des Missions scientifiques, Paris, Imprimerie Nationale.
- EYSSERIC (J.), 1900. — Exploration et captivité chez les Gouro, la Côte, le Baoulé, *Le Tour du Monde*, Paris, Hachette, 1<sup>er</sup> semestre.
- FLEURIOT DE LANGUE (Vice-Amiral), 1873. — Croisières à la Côte d'Afrique, *Le Tour du Monde*, Paris, 2<sup>e</sup> semestre : 353-400.
- FLINT (J. E.), 1974. — Economic change in West Africa in the XIXth Century, *History of West Africa*, Ajayi (J. F. A.) et Crowder (M.), éd., tome II : 402-423.
- FRIDE (B.), 1965. — Les activités industrielles et artisanales : le secteur secondaire, in : *Étude régionale de Bouaké 1962-1964*, Ministère du Plan de Côte d'Ivoire, tome 2 : L'économie : 185-225.
- GARRARD (T. F.), 1975. — Mandé influence in the akan gold-trade 1350-1715, Colloque interuniversitaire Ghana-Côte d'Ivoire, Kumasi, 26 p., *multigr.*
- GOEHRING (Cap.), 1901. — Extrait d'un rapport du Capitaine Goehring, commandant la circonscription de Tiassalé, *Journal Officiel de la Côte d'Ivoire*, 31 mai 1901.
- GURRY (R. P. V.) et JOLY (R. P. R.), s.d. — Proverbes baoulé, s.l., 111 p., *multigr.*
- HALLOUIN (Cap.), 1945. — Géographie humaine de la subdivision de Daloa, *Bulletin de l'IFAN*, IX.
- HECQUARD (H.), 1853. — Voyage sur la Côte et dans l'intérieur de l'Afrique Occidentale, Paris.
- HOPKINS (A. G.), 1973. — An Economic History of West Africa, Londres, Longman, 337 p.
- JOSEPH (G.), 1910. — Notes sur les Avikams de la lagune de Lahou et des Didas de la région du Bas-Bandama, *Bulletin et Mémoires de la société d'Anthropologie de Paris*, n° 2.
- KANGHA (A. M.), 1965. — Le pays N'zikpli en Côte d'Ivoire. Contribution à l'étude des changements sociaux. Diplôme de l'École Pratique des Hautes Études, Paris, 202 p., *multigr.*
- KOUADIO NDRI (J.), s.d. — Monnaies, poids et mesures, systèmes de numération et calendrier, Travaux de fin d'études de l'École Normale William Ponty, 56 p. ms. (Bibliothèque de l'I.F.A.N., Dakar).
- KOUAME GUIE, s.d. — Monographie de Sakassou, travail de fin d'étude de l'École Normale William Ponty, Sebikhotane, 108 p. manuscrites (Bibliothèque de l'I.F.A.N., Dakar).
- LASNET (Dr), 1898. — Mission du Baoulé. Contribution à la géographie médicale, *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, I, juillet-septembre, Imprimerie nationale : 305-348.
- LAUNAY (R.), 1978. — Transactional Spheres and Inter-Societal Exchange in Ivory Coast, *Cahiers d'Études Africaines*, 72, XVII-4 : 561-573.
- PELTRE (P.), 1977. — Le « V » baoulé (Côte d'Ivoire Centrale), Paris, ORSTOM, *Trav. et Doc.* 80, 198 p.
- PERSON (Y.), 1968. — Samory. Une révolution dyula, tome I, Dakar, *Mémoires de l'I.F.A.N.*, 600 p.
- PORTÈRES (M.), 1960. — La monnaie de fer dans l'Ouest africain au XX<sup>e</sup> siècle, *Études guinéennes*, nouvelle série, octobre-décembre, 4.
- Rapport politique du Cercle de Bouaké, 1953. — (Photocopie aux archives de la bibliothèque du Centre ORSTOM de Petit-Bassam, Abidjan).
- RAVENHILL (P.), 1976. — The Social Organization of the Wan. A Patrilineal People of Ivory Coast, doctorat, New School for social Research.
- RAVENHILL (P.), 1979. — Qui sont les Wan ?, *Godo Godo, Revue de l'Institut d'Histoire d'Art et d'Archéologie Africains*, Université de Côte d'Ivoire, 4-5, mai : 47-73.
- RICHARD (J.), 1972. — Le contact forêt-savane dans le centre-ouest ivoirien (Seguela-Vavoua). Aspects et significations, Abidjan, ORSTOM « Sciences Humaines », V, 6, 176 p., *multigr.*
- RICHARD (L.), 1969. — Le commerce dans la région de Vavoua, mémoire de maîtrise, Institut de Géographie de Paris, 90 p. *dactyl.*
- SALVERTE-MARMIER (P.), 1965-a. — Essai de monographie d'un village de forêt : Kouakoubroukro, *Étude régionale de Bouaké 1962-1964*, Ministère du Plan de Côte d'Ivoire, document n° 5 (étude de terroir), 169 p.
- SALVERTE-MARMIER (P.), 1965-b. — Les étapes du peuplement, *Étude régionale de Bouaké, ib.*, tome I : Le peuplement : 11-58.
- SALVERTE-MARMIER (P.), s.d. — Les échanges dans la région de Bouaké, 7 p., *dactyl.*
- SIMON (M.), 1965. — Souvenirs de brousse 1905-1918, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 183 p.
- TERRAY (E.), 1969. — « L'organisation sociale des Dida de Côte d'Ivoire, *Annales de l'Université d'Abidjan, Série F (Ethnosociologie)*, I (2), 374 p.
- THIAM, 1974. — La pacification du pays baoulé (1893-1911), Paris, mémoire de maîtrise Paris I, 95 p.
- WONDJI (C.), 1972. — Commerce du cola et marchés pré-coloniaux dans la région de Daloa, *Annales de l'Université d'Abidjan, Série I (Histoire, Art, Archéologie)*, I : 33-62.
- ZUNON GNOBO (J.), 1976. — Le rôle des femmes dans le commerce précolonial à Daloa, *Godo Godo, Bulletin de l'Institut d'Histoire, d'Art et d'Archéologie Africains*, Université d'Abidjan, 2, juillet : 79-106.